

Des Irlandaises en quête de maris

Robert J. Grace

Numéro 55, automne 1998

« Tomber en amour! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grace, R. J. (1998). Des Irlandaises en quête de maris. *Cap-aux-Diamants*, (55), 22–24.

Des Irlandaises en quête de maris

PAR ROBERT J. GRACE

Les relations conflictuelles entre les communautés irlandaise et canadienne-française sont déjà bien connues. La compétition pour les mêmes emplois ou pour le contrôle de l'église et des écoles a souvent abouti à des explosions de violence entre les deux grou-



Scène de confrontation entre ouvriers irlandais et canadiens-français, rue Champlain au pied du Cap-Diamant, à Québec, le 15 août 1878. (Gravure tirée de *L'Opinion publique*, 4 septembre 1879).

pes au Québec, en Ontario et en Nouvelle-Angleterre. Les batailles de la vallée outaouaise ou celles de la rue du Sault-au-Matlot, à Québec, sont légendaires. Par contre, certaines relations entre Irlandais et Canadiens français les conduisaient souvent au pied de l'autel. Parmi les cas les plus célèbres, citons l'union d'Émilie Hudon et de David Nelligan qui donna naissance au poète Émile Nelligan, ou celle d'Adéline Cyr et de Lawrence Travers parents de la chansonnière Mary Travers, alias La Bolduc, et finalement, celle de Victorine Boisclerc et de Jeffrey Malone dont le fils Joe devint un joueur de hockey de haut calibre qui évolua pour les Bulldogs de Québec. Ces unions ont en commun le fait que le père soit d'origine irlandaise et que la mère soit Canadienne française.

Cet article examinera l'autre côté de la médaille, le côté caché, celui des mariages entre les Canadiens français et les Irlandaises. Nous verrons plus précisément le contexte et la fréquence de ces mariages mixtes dans la ville de Québec au XIX^e siècle, à savoir qui étaient ces jeunes filles, à quel âge prenaient-elles mari et quel métier exerçaient-elles? Ce faisant, nous serons en mesure de vérifier l'assertion voulant que bon nombre de Québécois aient une grand-mère irlandaise.

L'ENVAHISSEMENT IRLANDAIS

Bien que la ville de Québec fut le foyer d'une importante communauté irlandaise avant la Grande Famine, cette tragédie a amené des milliers d'autres immigrants dans la ville vers la fin des années 1840. Ces nouveaux arrivants, en très grande partie catholiques, provenaient du sud et de l'ouest de l'Irlande qui, à cette époque, était une région où régnait une extrême pauvreté et dont la population était très peu instruite. Dans le contexte du début des années 1850, les jeunes immigrants dépassaient en nombre leurs congénères masculins, ce qui constitue une caractéristique unique dans l'histoire des migrations européennes en Amérique du Nord. Les pratiques relatives à l'héritage de la terre furent transformées par les affres de la Grande Famine ; avant la catastrophe, chaque garçon recevait une part d'héritage, soit un petit lopin de terre et pouvait alors se marier. Après la Famine, un seul garçon héritait de la terre familiale et une seule fille par famille bénéficiait d'une dot qui, selon la coutume irlandaise, était une condition au mariage. Par conséquent, dans une famille de six enfants, par exemple, quatre d'entre eux n'auront d'autre choix que de quitter, voire d'émigrer. Bien que difficile à expliquer, la présence d'une majorité féminine parmi les immigrants irlandais durant certaines années pourrait s'expliquer par une espérance de vie plus courte chez les hommes. Au milieu des années 1850, le flot migratoire vers Québec fut réduit peu à peu et, lors du recensement de janvier 1861, la population de la ville était composée à 60 % de Canadiens français, 29 % d'Irlandais et 11 % d'Anglo-Écossais et autres.

Ne comptant que sur leur force physique, les immigrants irlandais de Québec trouvèrent rapidement du travail comme débardeurs, chargeant et déchargeant les navires accostés au port. Les conditions de travail dangereuses amenèrent les

travailleurs à former un syndicat, le Quebec Ship Labourers' Benevolent Society. Mais à la fin de la saison de navigation dans le Saint-Laurent, en novembre, les débardeurs se retrouvaient sans emploi. Pendant cette période de chômage, les travailleurs entreprenaient alors une migration saisonnière vers les ports du sud des États-Unis où ils passaient l'hiver. Ainsi, se déroulait le cycle des migrations vers le sud à chaque automne et vers le nord à chaque printemps.

Pour leur part, les Irlandaises de la ville de Québec, dont bon nombre étaient de toutes jeunes filles récemment arrivées d'Irlande, trouvaient du travail comme servantes dans les maisons de la bourgeoisie locale ou comme domestiques dans les nombreux hôtels et les maisons de pension tenus par la communauté irlandaise. Moins tentées que leurs homologues masculins à chercher fortune en dehors de la ville et plus assidues au travail, ces jeunes filles économisaient leur maigre pécule afin d'envoyer de l'argent en Irlande pour aider des membres de la famille à payer le loyer de la ferme familiale ou pour leur permettre d'acheter un billet pour émigrer vers Québec.

PLUS D'IRLANDAISES QUE D'IRLANDAIS

Pendant qu'à Québec, en 1861, la proportion féminine de tous les immigrants irlandais est de 58 %, cette proportion grimpe à 65 % parmi le groupe d'âge des 15 à 24 ans. En d'autres termes, les jeunes Irlandaises de ce groupe d'âge étaient deux fois plus nombreuses que leurs frères masculins. Lorsqu'on considère le fait que plus de 450 Irlandais temporairement absents lors du recensement de janvier 1861 sont inclus dans ces proportions, la majorité irlandaise féminine est encore plus élevée. Selon les rapports de recensements pour la population totale de la ville de Québec en 1861, l'élément féminin dans le groupe d'âge des 15-20 ans représente au total 53 %. En ce qui concerne les Irlandaises de ce groupe d'âge, la majorité se situe à 61 %.

Ce déséquilibre entre les sexes n'est pas sans influencer sur le comportement matrimonial des jeunes immigrants. Ainsi, selon nos recherches, relativement peu d'Irlandais unissaient leur destinée à des Canadiennes françaises. Ceci n'est guère surprenant compte tenu du fait qu'il y avait à Québec bon nombre de jeunes Irlandaises nubiles. Avec qui se mariaient les jeunes Irlandaises de 15 à 24 ans? Considérant que ces jeunes filles étaient deux fois plus nombreuses que les jeunes Irlandais, en théorie, seulement la moitié d'entre elles pouvaient trouver un époux dans leur communauté. En fait, la plupart des immigrants irlandais, hommes et femmes, se marient éventuellement vers l'âge de 26 ans pour les Irlandaises et de 28 ans pour les Irlandais, c'est-à-

dire un peu plus tard que les autres habitants de la ville. Ainsi, les Irlandaises âgées de 15 ans, en 1861, étaient en mesure de prendre mari autour de 1871, tandis que celles âgées de 24 ans se mariaient dans les années 1860.

LES LIENS ENTRE IRLANDAIS ET CANADIENS FRANÇAIS

Les relations entre Irlandais et Canadiens français peuvent être examinées sous plusieurs angles différents et non seulement dans une optique de conflit. Par exemple, pendant que Saint-Roch

De l'union d'Émilie-Amanda Hudon et de David Nelligan naîtra, la nuit de Noël 1879, le célèbre poète Émile Nelligan. (Archives de Cap-aux-Diamants).



était aussi français que Champlain était irlandais, dans d'autres quartiers comme Saint-Pierre, Saint-Jean et Montcalm les deux groupes se partageaient le territoire. De plus, plusieurs servantes irlandaises travaillaient dans des maisons francophones pendant que des servantes francophones œuvraient chez des Irlandais. Ainsi, cette population se trouvait exposée très tôt à la culture et à la langue de l'autre communauté.

Cette exposition à la culture de l'autre était d'autant plus facilitée du fait qu'au XIX^e siècle l'entrée sur le marché du travail se faisait plus tôt que de nos jours. Il n'était pas rare pour les jeunes filles de 15 ans ou moins d'être déjà engagées comme servantes. Pour les familles irlandaises qui étaient en mesure de se priver de leur présence, ces jeunes filles fréquentaient l'école généralement de 5 à 15 ans, puis elles s'engageaient comme domestiques, couturières, chapelières, etc. et ce, jusqu'au mariage vers 26 ans. Pour leur part, plusieurs jeunes Irlandais suivaient les traces de leur père comme débardeurs au port de Québec, puis, l'hiver venu, migraient vers le sud, perpétuant ainsi le déséquilibre entre l'élément féminin et l'élément masculin des jeunes adultes irlandais dans la ville de Québec. Ce manque de jeunes hommes dans leur communauté amena souvent les jeunes Irlandaises à prendre mari dans une autre communauté que la leur, c'est-à-dire des Canadiens français. Par



Mary Travers, dite La Bolduc (1894-1941), fille d'Adeline Cyr et de Lawrence Travers. Carte postale. (Collection Fernande M.A. Bolduc/Musée de la Gaspésie).

Le quartier Champlain de la ville de Québec possédait une population irlandaise importante. Photographie Philippe Gingras, 1895. (Archives nationales du Québec à Québec).



Plusieurs Irlandais travaillaient au port de Québec pendant la belle saison et émigraient vers le sud pour du travail similaire pendant les mois d'hiver. Photographie J.E. Livernois, s.d. (Archives nationales du Québec à Québec).

exemple, citons le cas de la fille aînée du constructeur de navires John James Nesbitt, un Irlandais, qui épousa un certain Jean Pantaléon, en 1876, alors qu'elle n'était âgée que de 21 ans. D'autres exemples du genre incluent le mariage de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier ministre du Québec après la Confédération, à une Irlandaise du nom de Meagher. À Québec, au XIX^e siècle, nous comptons bon nombre de cas moins célèbres, mais tout aussi révélateurs comme ceux d'Irlandaises devenues M^{mes} Drouin,

bécois, qui étaient âgés d'environ dix ans en 1861? Ces derniers, à l'instar des nombreuses jeunes Irlandaises célibataires, étaient en âge de prendre épouse vers le milieu des années 1870. Les jeunes filles tout comme l'avaient fait auparavant leurs mères et leurs tantes, trouvaient des emplois de domestiques dans la ville pendant que leurs compatriotes masculins, à l'image de leurs pères et oncles, allaient travailler à l'extérieur de la ville ou poursuivaient le cycle des migrations saisonnières vers le sud des États-Unis. Ceci eut pour effet d'accentuer le déséquilibre entre les sexes dans la communauté irlandaise de Québec.

Bien qu'il reste beaucoup de recherches à faire afin de découvrir avec qui les jeunes Irlandaises se mariaient au cours des années 1870, des indices nous montrent qu'elles ont choisi des Canadiens français comme époux. Par exemple, dans la liste des membres du très irlandais St. Patrick's Catholic Institute lors de son incorporation en 1875, nous rencontrons des patronymes aussi français que Boisvert, Beaupré, Demers (deux fois), DeBlois, Gendron, Harbour, Hamel (deux fois), Jobin, Lemieux, Laflamme, Lockquell (deux fois), Verreault, Vachon. Ces seize hommes, tous francophones, constituaient 8 % du nombre total des membres (202) de l'Institut en 1875. Évidemment, leur lien avec l'Institut résulte soit d'une mère, soit d'une épouse irlandaise.

UNE GRAND-MÈRE IRLANDAISE?

Enfin, en conclusion, notons que d'autres recherches sont nécessaires afin de comprendre le comportement matrimonial de la seconde et des générations subséquentes de ces Irlando-Québécois, mais compte tenu de la prépondérance des jeunes Irlandaises dans la ville de Québec à cette époque et des quelques unions déjà conclues entre les Canadiens français et ces jeunes filles, ce métissage est probablement loin d'être un phénomène négligeable. Cependant, à cause de la définition de l'ethnicité utilisée dans les recensements canadiens du XIX^e siècle, les enfants issus de mariages entre une Irlandaise et un Canadien français, étaient comptés uniquement comme Canadiens français. Il en est de même pour les enfants nés de mariages entre Irlandais et Canadiennes françaises, mais ces mariages sont beaucoup moins fréquents à cause notamment du grand nombre de jeunes Irlandaises nubiles. Faudra-t-il s'étonner, lors de la prochaine Saint-Patrick, de voir autant de vert dans la ville de Québec? Serait-ce pour se rappeler une grand-mère irlandaise? ♦

Pour en savoir plus :
Robert J. Grace. *The Irish in Quebec, an introduction to the historiography*. Québec, IQRC, 1993, (1997), 265p.

Robert J. Grace est historien.

Campeau, Laroche, Fortier, etc. Cependant, comparées au nombre total des mariages des immigrants irlandais, ces unions ne représentent qu'une mince proportion. Ainsi, de 80 à 90 % des immigrants irlandais se mariaient à l'intérieur de leur communauté. Mais ceci ne vaut que pour l'année de recensement de 1861, c'est-à-dire avant que les nombreuses immigrantes n'atteignent l'âge du mariage. Qu'en est-il de leurs descendants, la seconde génération d'Irlando-Qué-